

De l'évacuation à la Libération

Paul Mengus

« Pour le gamin de 6 ans que j'étais, la vraie guerre commença par l'évacuation, le 3 septembre 1939, à Limoges. Maman, fonctionnaire des PTT était affectée dans ce chef-lieu de la Haute-Vienne et devait donc s'expatrier avec ses trois enfants en emmenant sa mère, Papa ayant été incorporé depuis quelques semaines dans l'Armée française. Après de rapides préparatifs, nous voilà dans le train - Maman, Grand'Mère, Jean-Pierre (15 ans), moi-même (6 ans) et Claude (4 ans) - avec seulement quelques bagages à main.

Ce départ faisait suite à un premier «exercice», en 1938, où nous avons été évacués, de nuit, à Still (vallée de la Bruche) sur une charrette tirée par deux chevaux.

Entre-temps, nos parents mirent les objets de valeur (tels que tableaux, vaisselle en porcelaine, couverts en argent, etc.) en sûreté chez des viticulteurs de Blienschwiller. Bon réflexe au demeurant. Hélas, après guerre, ces gentils paysans leur déclarèrent que tous leurs biens avaient été volés

(après enquête auprès de voisins, il apparut que rien d'autre n'avait disparu, ce qui peut corroborer la thèse du doute). Le dossier «Dommages de guerre» constitué en vue de remboursement fut rejeté. Pour quelles obscures raisons ce dossier n'était-il pas conforme pour répondre aux critères de spoliation? Nous l'ignorons toujours.

Mais, revenons à Limoges où l'accueil fut mitigé. Mais peut-on en vouloir à des autochtones, sans doute peu au fait des questions de géographie et d'histoire de France, de ne pas accueillir à bras ouverts cette masse de «Teutons»?

La Noël 1939 nous permit de revoir Papa venu en permission pour quelques jours en uniforme français. Il rejoignit ensuite son unité sur un front furtif et fut fait prisonnier par les troupes allemandes dans les Vosges, dans la région du Donon.

Pendant cette année limougeaude, je fréquentais la classe de 11^e au Lycée Gay-Lussac. L'intégration ne m'a pas laissé de souvenirs impérissables, ce qui



Soldats français capturés après la bataille du Donon en 1940. Le 1^{er} soldat du 1^{er} rang à partir de la gauche est, très certainement, Auguste Mengus. (Coll. particulière)

est peut-être symptomatique. Pour Claude et moi, les seules camarades de jeux furent les fillettes du pasteur de l'Eglise réformée dont le parc se trouvait juste en face de notre petit logement, rue de l'Eglise.

Le retour, en septembre 1940, fut interminable avec des locomotives à vapeur crachant une fumée qui piquait les yeux.

Volkschule et bombardements

Arrivé à la maison², la vue de l'uniforme français de Papa accroché au portemanteaux, dans l'entrée, me rassura. Papa ne tarda d'ailleurs pas à nous rejoindre. Il avait trouvé un travail de vendeur/ acheteur chez son frère aîné, Eugène, qui dirigeait une coopérative de cordonniers (cuirs et outillages), en attendant de trouver un emploi définitif.

A partir de ce moment se mit en route une vie que chacun accommoda à sa façon, selon qu'il se sentait fort, faible ou simplement équilibré, selon qu'il était enfant, adolescent ou adulte.

Le sujet traité étant l'enfance, je me bornerais à l'évocation de quelques «souvenirs» restés en mémoire après presque six décennies.

Dès les premiers jours d'école - la *Volkschule* -, il fallut se rendre à l'évidence que la langue apprise à Limoges appartenait désormais au passé: le *Hochdeutsch* se substituait au français. Chaque matin, le premier quart d'heure était réservé aux commentaires du maître sur les victoires de l'Armée allemande sur les différents fronts; la géographie n'avait plus de secret pour les petits Alsaciens. Si la majorité des membres de l'équipe enseignante était «sympa», il y avait tout de même un quarteron de Nazis qui, lors des différentes fêtes ou commémorations, assuraient leurs cours revêtus de leur uniforme du parti, la NSDAP (*National Sozialistische Deutsche Arbeiter Partei*). Lors de ces cérémonies, la montée du drapeau à croix gammée, au mât planté au centre de la cour de récréation de la „*Schoepflinschule*“, était effectuée en présence de l'ensemble des personnels et des élèves, le bras droit levé.

Les cours étaient bien souvent interrompus par le hurlement des sirènes annonçant le passage d'avions alliés, parfois accompagnés de bombar-

² Au 14, rue Edouard Teutsch, rebaptisée par les Allemands „*Lützelsteinerstrasse*“.



dements, avec des rafales de mitrailleuses anti-aériennes lourdes et des détonations offertes par la DCA (Défense contre les avions) allemande implantée autour de la ville, notamment dans la ceinture des fortifications de Vauban comme, par exemple, près de la place de Bordeaux, à l'emplacement de l'actuel Lycée Kléber.

Au cours de ces «récréations impromptues», tout le monde se retrouvait dans les caves de l'école, le mouchoir humidifié comme protection éventuelle contre la poussière en cas de bombardement du bâtiment, ce qui heureusement ne s'est jamais produit. Pendant la durée de l'alerte, tout ce petit monde était obligé de chanter pour atténuer le bruit des détonations et évacuer la peur des plus sensibles.

Il va sans dire que nous subissions aussi des alertes aériennes nocturnes. Il nous fallait descendre, encore à moitié endormis, les quatre étages de notre immeuble pour nous réfugier dans la cave que mon père, avec l'aide d'un voisin - M. Kuntz, dont un fils incorporé de force fut tué sur le front russe -, avait étayé avec de gros madriers en chêne³. Cette charpente massive était rassurante, car la peur d'un effondrement était permanente.

A la fin de l'alerte - que nous, gamins, souhaitions qu'elle eût lieu à minuit passé, car les cours étaient, dans ce cas, reporté à 9 heures -, nous remontions nous coucher après avoir scruté le ciel direction nord/nord-est qui, lors des bombardements de Karlsruhe, se teintait d'une couleur rosâtre.

Lors de l'attaque aérienne du 11 août 1944, je me trouvais, avec mon frère Claude, place de la Cathédrale. Les bombes tombaient drues (chiffrées à 1544 d'après les rapports d'après guerre). La coupole de la cathédrale était détruite - elle eut d'autres impacts -, le Palais des Rohan fut fortement touché et un immeuble, coté Maison Kammerzel, rasé. Ce fut la première fois que je me trouvais au centre d'un tel séisme: les fenêtres et les volets furent projetés dans la rue, soufflés par l'explosion, suivis d'une fumée grise, puis la façade entière bascula. Les étages de la mai-



Les décombres de l'immeuble de la «Librairie Gangloff» au 20, place de la Cathédrale, le 25 septembre 1944. (coll. Archives Municipales de Strasbourg)

³ Ces madriers en chêne provenaient des maisons détruites par les bombardements et étaient distribués à cet effet. Mon père travaillait alors au service *Wiederaufbau* (Reconstruction) auprès du „*Chef der Zivilverwaltung*“ (Administration civile), implanté à l'époque dans les bureaux des bâtiments de la rue Brûlée („*Brandgasse*“) contigus à l'Hôtel de la Préfecture et résidence du *Gauleiter* Wagner.



La Pharmacie du Cerf aujourd'hui (Photo N. Mengus)

son s'affalèrent pour ne former qu'un grand amas de gravats dans un nuage de poussière.

Un adulte nous poussa sans ménagement à l'intérieur de la pharmacie du Cerf devant laquelle nous nous trouvions et nous fit descendre dans la cave qui est incroyablement profonde dans cette très vieille bâtisse médiévale. Lorsque le vacarme des explosions cessa, il devait être aux environs de 11 heures. Sans attendre la sirène de fin d'alerte, nous remontions de la cave pour prendre le chemin de retour à la maison. Un grand nombre de cratères, laissés par les explosions de bombe, et les maisons effondrées entravaient notre parcours: rue du Parchemin, près de la Poste centrale - qui était, elle aussi, touchée (le central téléphonique au milieu du bâtiment, heureusement que Maman n'était pas de service!) -, rue des Arquebusiers... Partout régnait une forte odeur de gaz, d'eau mélangée au plâtre et aux gravats, qui prenait à la gorge. Le cratère, au milieu de la rue des Arquebusiers, commençait déjà à se remplir d'eau à la suite d'une rupture des canalisations.

Arrivés rue Ohmacht, nous découvrîmes que la Clinique Béthesda avait été touchée. La salle d'opération était détruite, des sœurs blessées et la

sœur-infirmière du Bloc opératoire, qui m'avait déjà soigné pour de petits bobos, tuée. Quelle tristesse !

Enfin la „Lützelsteinerstrasse“! Maman nous attendait. On comprend son soulagement quand elle nous a vu débouler à l'entrée de la rue. Contrairement à ce que l'on nous montre actuellement à la télévision, les gens restaient calmes et dignes dans la douleur; pas de cris hystériques, pas de grande gesticulations théâtrales, mais un stoïcisme impressionnant pour moi, surtout avec le recul.

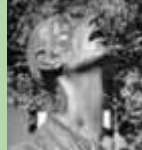
Papa rentrait lui aussi aux environs de midi. Le repas préparé restait froid. La faim habituelle à cette heure avait disparu.

Le nombre des victimes décédées lors de ce bombardement se monte à plusieurs centaines. Mais la vie reprenait. Jean-Pierre, le grand-frère, était dans la *Wehrmacht*, enrôlé de force comme des dizaines de milliers d'Alsaciens-Mosellans⁴.

«Me voilà donc Pimpfe»

Un petit retour dans le temps s'impose. Ma scolarité se passait plutôt bien et il fut envisagé que

⁴ Depuis le 17 février 1943.



j'accéderai, à la rentrée prochaine, dans le secondaire, ce qui n'était pas chose acquise à cette époque. Pour entrer en 6^e, il fallait passer un examen - qui fut maintenu après guerre et qui aurait dû être pérennisé par la suite -, mais il fallait en plus adhérer au *Jungvolk* (JV). Compte tenu de mon projet scolaire, me voilà donc *Pimpfe*, nom donné aux jeunes de moins de 14 ans, avant de passer dans la *Hitlerjugend* (HJ), ce qui était obligatoire pour pouvoir envisager des études secondaires, voire supérieures. Le *Pimpfe* ne portait pas le *Dolch* (poignard) comme le HJ, mais se devait d'assister aux rassemblements les mercredis après-midi, de participer aux multiples quêtes dans la rue, avec les fameuses *Sammelbüchse*, pour le WHW (*Winterhilfswerk*), pour les soldats du front (*Frontkämpfer*), pour le parti, etc. Il en fut de même pour les opérations de collecte de vieux chiffons, papiers, vieilles ferrailles, ainsi que de la cueillette de différentes plantes médicinales telles qu'orties, plantain, etc.

Certains événements punctuaient cette vie devenue, par la force des choses, somme toute normale pour des enfants. Par exemple, la condamnation à mort par le *Volksgerichtshof* de mon cousin René, neveu de Papa, jeune ingénieur des mines mêlé à

un réseau de résistants⁵ ou encore l'arrestation de Papa par la Gestapo et interrogé pendant trois jours et deux nuits sur dénonciation du *Blockleiter* Heidt: « Vos fils sifflent la Marseillaise dans la cage d'escalier!! »⁶.

Comme les cours devenaient de plus en plus aléatoires, les écoles furent fermées. Pour nous occuper, nous aidions Madame Wassmer, l'épicière du coin de la rue (dont le mari était, lui aussi, incorporé de force, et qui avait un fils de mon âge prénommé Jean-Pierre), dans son magasin: rangement des denrées, distribution de lait (contre tickets de rationnement), approvisionnement au marché, livraisons aux personnes âgées, etc.

Le Volksturm

Puis, vint le 23 novembre 1944. Une journée froide et maussade. Le matin, on entendait le canon tonner au loin. Mon père était absent de la maison depuis quelques jours. Lui aussi avait été, à 44 ans, incorporé dans le *Volksturm* (la « tempête populaire »!). Le grand *Reich* voulait lui apprendre le maniement de la *Panzerfaust* (bazooka allemand) pour arrêter les chars de la 2^e DB du général Leclerc! Quelle aberration! En compagnie de jeunes vieux ou de « vieux » tout court, rassemblés

⁵ René Mengus fut condamné en 1942. Comme il ne fallait surtout pas en parler devant les « enfants », je n'ai pas de détails concernant cet épisode. Ce que je sais, c'est que René entra, après la guerre, au Lycée technique (actuellement Lycée Couffignal, à la Meinau) en tant que professeur de Construction. Il décéda dans les années 1960 des séquelles de son incarcération.

⁶ Tous les membres d'une famille dont un élément était déporté et interné dans un camp de concentration devenaient suspects. Je suppose que la rétention de mon père au siège de la Gestapo, rue Sellénick, est en partie liée à cet événement et que le comportement des deux enfants ne servit que de prétexte.



Les libérateurs de Strasbourg. (Coll. *L'Ami hebdo*)

au Quartier Lizé au Neuhof, son enthousiasme peut se deviner aisément.

Ce matin donc, nous n'avions pas le droit de «descendre» dans la rue! Mais les rumeurs s'amplifiaient de maison en maison, d'étages en étages: ILS sont à l'entrée de Koenigshoffen, ILS viennent par Cronembourg, à 3 ou 4 kilomètres à vol d'oiseau.

Les rafales de mitrailleuses lourdes et les coups de canon des chars devenaient de plus en plus forts. Malgré cela, nous nous risquions à descendre dans la rue d'autant que nos copains y étaient. De petits groupes de personnes s'étaient formés et discutaient, grands gestes à l'appui.

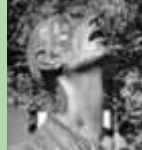
En début d'après-midi, je vis un clochard au bout de la rue qui s'avavançait d'un pas décidé. «Mais c'est ton père!» s'exclama une copine. Je n'en croyais pas mes yeux: l'homme portait un vieux feutre enfoncé sur la tête, une veste brune en velours côtelé qui, à l'arrière, n'avait plus que la doublure, un pantalon trop court. Peu importait: il était de retour, ayant réussi dans la débâcle, non

seulement à s'échapper, mais aussi à passer entre les colonnes de la 2^e DB qui reprenait notre ville quartier par quartier!⁷

Peu de temps après, enhardis, nous poussions nos expéditions vers le centre-ville après avoir croisé le premier half-track (camion blindé tout-terrain chenillé à l'arrière) près du parc des Contades. Arrivés à la hauteur de l'avenue des Vosges, nous dûmes rebrousser chemin. Danger!! Des colonnes de chars, comme au défilé, dévalaient cette large avenue qui mène au Pont du Rhin. Au carrefour, sur le trottoir, se trouvait une petite Simca 5 verte dont la vitre arrière et le pare-brise étaient en éclats. Sur le siège du conducteur, affalé sur le volant, un officier allemand, la nuque ensanglantée, était mort. Cet Allemand avait essayé de fuir devant l'avancée des troupes de Leclerc, dans la direction du Rhin, mais fut atteint par des balles de 12,7 des armes alliées et son véhicule percuta le mur en grès rouge d'une maison de la rue du Général Gouraud. Ce fut, à l'âge de 11 ans, le premier cadavre que j'eus devant les yeux. Hélas, il y en eut d'autres.

Deux jours après ces événements, en repassant à l'endroit décrit plus haut, la petite Simca 5 avait

⁷ Au moment de son évasion du Quartier Lizé, mon père portait l'uniforme allemand, ce qui interdisait tout déplacement dans Strasbourg en ce jour historique. Il se réfugia dans un immeuble, route du Neuhof (l'équivalent des «SIBAR» actuelles, logements réservés aux fonctionnaires), qui était occupé en majorité par des familles de la Police municipale. Ce sont des épouses compréhensives qui lui trouvèrent cet accouplement qui lui permit de traverser la ville.



été poussée sur la pelouse du Contades et le malheureux était couché à même le sol, au bord du trottoir. Sa tête était recouverte d'un « chiffon » et ses chaussures avaient été volées. Personne n'avait songé à enlever cette dépouille mortelle, nos responsables municipaux avaient certainement d'autres priorités. Et, après tout, ce n'était qu'un « Schleu ». Pauvre humanité ! C'est beau, la guerre !!

Noël 1944

Bien que libérés depuis plus d'un mois, le poids des cinq dernières années semblait peser sur les âmes, d'une façon consciente ou inconsciente. Trop de cicatrices étaient encore ouvertes. Il y avait ceux qui avaient pu faire le deuil sur un être cher, mais il restait tous ceux qui vivaient dans l'incertitude, dans la hantise d'une nouvelle désastreuse, malheureusement trop fréquente à cette époque, annonçant la disparition ou le décès d'un des leurs. La guerre faisait encore rage en Europe. Et Dieu sait si nos familles alsaciennes et mosellanes étaient concernées.

Ce soir, aux environs de 18h, en cette veillée de Noël, nous étions, Papa, Maman, mon frère Claude et moi-même dans la cuisine, en attendant

« le passage du Père Noël », même si depuis de longues années nous n'y crûmes plus. La cuisine de ce logement, situé au 4^{ème} étage du 14, rue Edouard Teutsch (Lützelsteinerstrasse de 1940 à 1944) était assez grande pour que les parents aient pu aménager un coin-repas, avec un banc d'angle entre le buffet et la porte du balcon, donnant sur la cour intérieure du pâté de maisons. A mi-hauteur se trouvait une tablette, fixée à l'angle des deux murs, sur laquelle était installée un haut-parleur. Mon père avait réalisé une liaison électrique entre le poste de TSF à ampoules, qui lui se trouvait dans la salle à manger, et la cuisine, afin que l'on puisse bénéficier des émissions radio. Nous ne possédions qu'un seul poste.

Comme tous les 24 décembre au soir, les ondes distillaient des chants de Noël, entrecoupés de contes.

Au mur, au-dessus du banc, était fixée avec des punaises une carte de l'Europe en couleur. Depuis quatre ans elle était à la même place. Des fils en laine de couleurs différents maintenus avec des épingles traçaient au jour le jour la position des différents fronts : à l'ouest la Normandie, au sud l'Italie et la France, à l'est la Russie et les Balkans.



Les casemates de la rue Lauth vues de la rue Edouard Teutsch. (coll. Paul Mengus)

Depuis quelques temps, nous étions sans nouvelles de Jean-Pierre, le grand-frère, incorporé de force dans la *Wehrmacht* qui se trouvait à ce moment probablement sur le Front de l'Est entre le Dnièpr et Odessa sur la Mer Noire. Les jeunes de notre génération connaissaient à cette époque leur géographie de l'Europe. Ces cartes étaient présentes dans tous les foyers. Il faut savoir aussi que tous les matins, de 8h à 8h30, ils avaient droit aux commentaires du maître d'école sur les faits marquants et l'évolution de la guerre. Il s'agissait de mettre en valeur les victoires de l'armée allemande, tels que le nombre de bateaux alliés coulés ou d'avions abattus.

Pendant que Maman préparait les agapes de cette veillée de Noël, la radio poursuivait son programme, lorsque notre attention fut attirée par la voix monocorde du speaker abordant le sort de ces malheureux soldats non encore rentrés dans leur foyer et dont certains ne reverraient jamais leurs. Il invitait les auditeurs au souvenir dans l'espoir de retrouvailles. L'atmosphère dans cette cuisine devint brutalement lourde, trop lourde.

C'est à ce moment que mon père craqua. Ce fut la première et d'ailleurs la dernière fois que je

voyais mon père éclater en sanglots. Il pleurait, lui, qui à chaque alerte aérienne de nuit, prit son casque (violet) de *Luftschutzleiter*, enfourcha son vélo, qui fut remplacé plus tard par une moto, une PUCH de 125 cm³, pour se rendre rue Brûlée à son bureau situé dans les bâtiments du *Chef der Zivilverwaltung* à l'arrière du Palais de la Préfecture, à l'époque résidence du *Gauleiter* Robert Wagner. Lui, ce père, exemple de courage, pleurait...

Maman nous prit, Claude et moi, et nous conduisit dans la salle à manger où se dressait l'arbre de Noël, richement décoré, avec ses cadeaux déposés soigneusement par terre. Elle nous demanda d'attendre et surtout de ne pas y toucher.

Au bout de quelques minutes, elle revient précédant Papa, et nous expliqua, avant son arrivée, qu'il avait perdu deux frères morts au combat pendant la Grande Guerre 1914-1918. Les larmes n'étaient pas loin, mais l'entrée de Papa dans la pièce, coupa court à toute effusion, car ce bonhomme savait rire et sourire de tout. Il nous mit vite à l'aise et nous eûmes droit aux cadeaux avec quelque avance sur l'horaire. Il n'empêche que cet épisode reste gravé dans mon esprit après soixante ans. Ça aussi, ce fut la guerre.

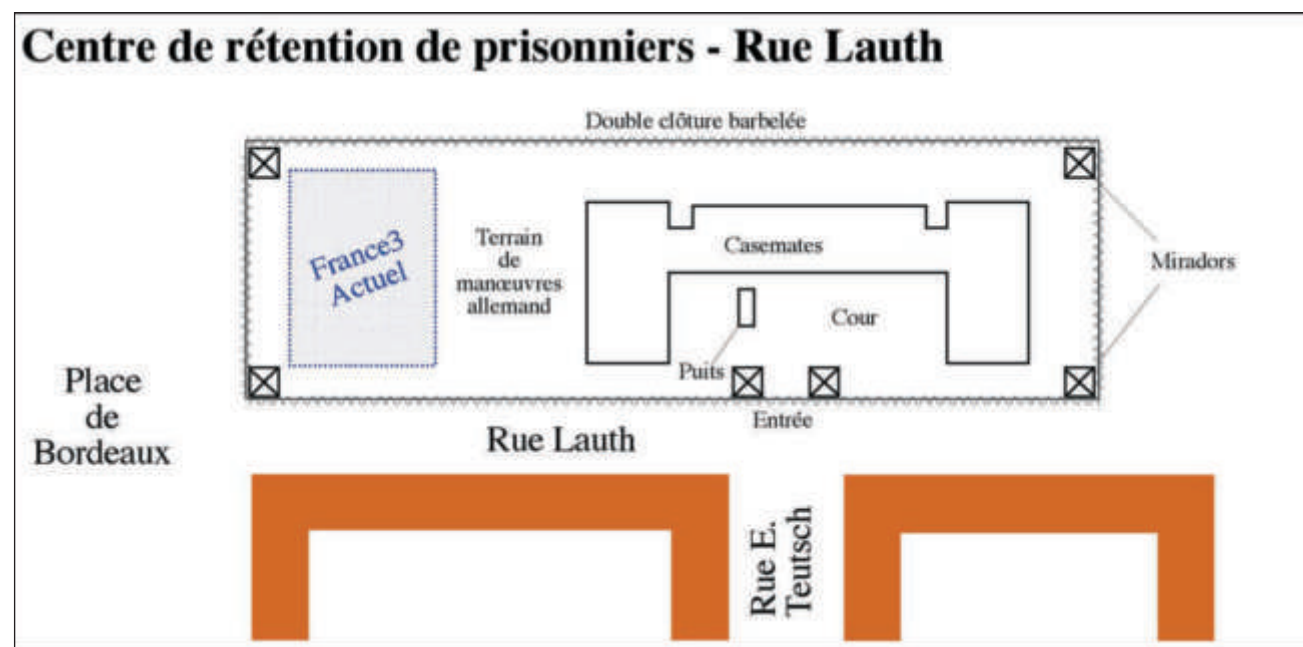
Un centre de rétention de prisonniers

En 1945, les casemates de la ceinture Vauban au Nord du centre-ville de Strasbourg, entre le parc des Contades et le Wacken, qui servaient d'entrepôts de l'Intendance des troupes allemandes, furent aménagées en centre de rétention de prisonniers, surtout des collaborateurs, hommes et femmes.

Les crânes rasés, en vêtements disparates, déambulaient à longueur de journée dans l'espace entre les constructions en pierre de taille (grès des Vosges) et la rue Lauth. Le long de cette large rue se dressaient des miradors occupés par des soldats français armés de fusils ou de PM.

Cet espace était entouré d'une double rangée de fils de fer barbelés sur une hauteur impressionnante. Toute tentative de fuite était vouée à l'échec; pourtant, en pleine nuit - à l'époque les rues n'étaient pas encore éclairées -, le calme fut troublé par des claquements de coups de feu, de fusils peut-être. Au bout d'un moment le calme revint et on distinguait des ordres criés et des pas de course sur la chaussée de la rue Ed. Teutsch. Il faut savoir que l'entrée principale se situait dans le prolongement exact de cette rue. Le lendemain,

des témoignages faisaient état d'une fuite, apparemment réussie, d'un(e) prisonnier(e). Les coups de feu avaient été tirés en direction des Contades dans l'axe de la rue Ed. Teutsch. Ce fut le seul événement marquant de cette «cohabitation», par ailleurs discrète, sauf pour ce qui fut le va et vient des camions. La durée de l'existence de ce camp



(Croquis Paul Mengus/Matthieu Hilbert)



m'échappe, mais elle fut certainement de plusieurs mois.

Un pendu

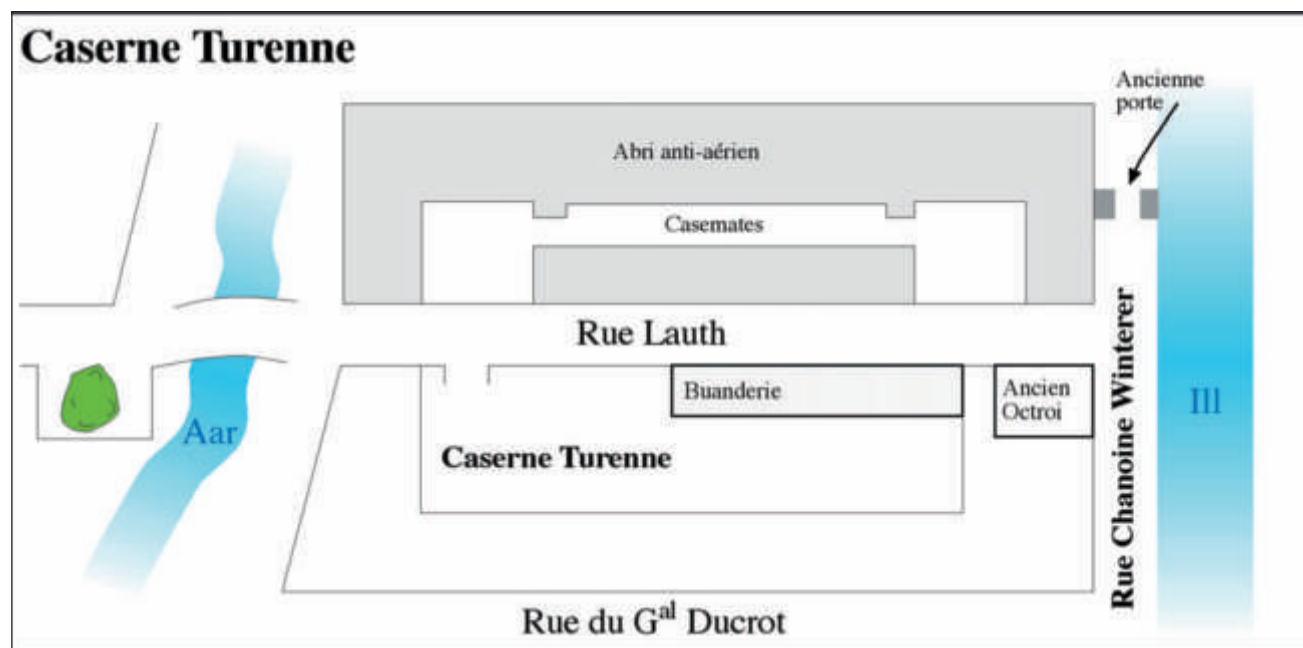
Nos «pérégrinations» nous emmenaient à traîner un peu partout. Nous visitons les appartements qu'avaient occupés les partis nazis (*Orstgruppe*,

NSDAP, NSKK, etc.), les casemates où étaient encore stockés le ravitaillement et autres subsistances des Allemands.

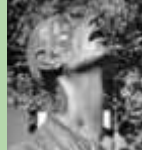
La caserne Turenne située entre l'Aar et l'Ill, la rue Lauth et la rue du Gal Ducrot, accueillait outre les troupes, fonction principale, l'Intendance (surtout des vivres) et un important atelier de nettoyage de vêtements, notamment le lavage des uniformes allemands. Cet atelier donnait sur la rue Lauth, en face des casemates Vauban, identiques à celles situées vers la place de Bordeaux et tout au long de la rue Jacques Kablé. Derrière les casemates, le long de l'Aar et de l'Ill, les Allemands avaient construit un important abri anti-aérien en béton armé qui jouxtait les premières maisons de la Cité Ungemach.

Le va et vient des camions militaires allemands était impressionnant. En attendant le chargement du linge, ils stationnaient dans la rue Lauth.

Ces ateliers envoyaient une vapeur nauséabonde par les extracteurs des fenêtres dans la rue. Le passage à pied était désagréable. En hiver, de fines gouttelettes recouvraient le trottoir.



(Croquis Paul Mengus/Matthieu Hilbert)



Les jours qui suivaient la Libération virent d'autres convois, celui des charrettes, poussettes d'enfants, et autres remorques qui venaient du quartier, et même de la Robertsau, pour vider les magasins de l'intendance des conserves de toutes sortes, des sacs de fayots, de l'*Ersatz* de café, de miels synthétiques, de bidons d'huile, de cigarettes, de fûts de moutarde... ou pour les plus futés de saindoux.

Le manège fut bientôt stoppé par des FFI qui surveillèrent l'endroit, le fusil ou le PM à l'épaule, jour et nuit. Le grand terrain du *Luftschutzbunker* (abri anti-aérien) devint le terrain de jeux de prédilection des enfants du quartier. ARTE s'est depuis implanté à cet endroit.

Le troisième jour après la Libération, nos expéditions nous menèrent derrière les casemates de la rue Jacques Kablé (actuel Lycée Kléber). Une information nous était parvenue: il y a un officier allemand mort, pendu dans le bunker. Arrivés sur les lieux, il y avait effectivement un homme en uniforme d'officier pendu, la langue coincée entre les dents, la bouche entrouverte. Ce qui me choqua, c'est que l'annulaire droit avait été sectionné pour lui voler son alliance. Personne, dans ce cas

aussi, n'avait pensé à le décrocher. Décidément, c'est beau la guerre!!

Plus tard, à la fin de l'hiver, les cours reprenaient et je pus enfin entrer en 6^e, année forcément écourtée, après ce fameux examen où l'épreuve de mathématiques portait sur le prix de revient des pommes de terre. Je ne connaissais jamais le nom de l'auteur imbécile de ce sujet, mais ce qui est sûr, c'est qu'il ignorait que l'alimentation était rationnée, que le marché noir fleurissait et qu'il fallait des tickets pour subsister.

Mes parents reprirent leur travail respectif dans la fonction publique⁸. Mon frère Jean-Pierre, libéré enfin, ne tarda pas à se marier et nous quittait à nouveau. Quant à Claude, il reprenait lui aussi ses études.

Une page de la vie d'un gamin était tournée, mais le livre ne sera jamais fermé définitivement».

⁸ Ma mère réintégra, après avoir bénéficié d'un congé parental pour élever ses deux plus jeunes enfants, les PTT en qualité de surveillante au Central téléphonique. Mon père intégra le Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme à Strasbourg, en 1945, en qualité d'attaché. Son expérience au *Wiederaufbau* allemand lui permit d'être au fait des dossiers immédiatement. Il n'existait pas un village dans le Bas-Rhin dont il ne connaissait l'étendue des dégâts.